

Pour situer la GM dans les grands courants de pensées du XXe et du XXIe siècle.

Je commence ici une série d'articles qui visent à situer finement la GM pour en souligner l'originalité et contribuer à asseoir sa crédibilité. Je commence aujourd'hui par un philosophe de la rencontre. Suivront pêle-mêle : Le néo-thomisme (Dalbiez a profondément marqué ADLG). Le courant béhavioriste qui, tout en étant très éloigné de notre propos, a été dominant pendant de nombreuses années. La volonté de « faire science » démarches multiples hantées par la rigueur. Le cognitivisme. Le retour de la conscience. Les courants multiples et parfois très flous - souvent dans le sillage du Nouvel Age - qui promettent de stimuler les « fantastiques possibilités du cerveau ». Les neurosciences, même si ces mouvements sont forcément encore très dispersés.

N°1 : Martin Buber, *Je et Tu*, Aubier philosophie, 2012 ¹ Une philosophie de la rencontre en lien avec *La pédagogie de l'entraide*. ²

Mots-clés : rencontre, présence, dialogue, chosification (réaction à la)

I. Premiers pas : quelques points de repère pour vous mettre en projet :

Mots-clés : La rencontre. La réhabilitation de la conscience. Le personnalisme. Une écriture phénoménologique.

D'emblée, le titre - *Je-Tu* - touche cette fibre éthique qui est au cœur de la démarche de la GM. Et de fait, Martin Buber (MB) développe **une philosophie de la rencontre**. Nous sommes ici au cœur de la démarche centrale de la GM, celle qui est vécue dans le DP.

MB se situe résolument en réaction avec le scientisme triomphant de la fin du XIXe - XXe - **en réhabilitant la conscience et la personne.**

Encart

-
1. Toutes les références renvoient à cette édition.
 2. ADLG, *Une pédagogie de l'entraide*, Chronique sociale, 1994.

Beaucoup de grands esprits à la fin du XIXe et au début du XXe siècle sentent que l'Europe est malade. Les pensées influentes du moment réduisent l'humain à une série de causalités et de déterminismes. Le positivisme réduit l'homme à tout ce qui est observable et mesurable, le scientisme proclame entre autres que c'est la science qui répondra à toutes les questions. L'Europe est secouée par les découvertes récentes et bien entendu par la première grande guerre. Plusieurs courants réagissent à l'aveuglement scientifique et techniciste, mais de façon bien différente : alors que Marx (dès le XIXe) et Freud invitent l'homme moderne à se tourner vers ce qui échappe à la conscience (les structures économiques, l'inconscient), plusieurs esprits dont Husserl prennent une tout autre direction : ils entreprennent de réhabiliter le droit de la conscience à la connaissance d'elle-même et du monde.

Notons au passage que Marx, Freud et Husserl ont ceci en commun qu'ils veulent fonder une « nouvelle science rigoureuse ». C'est aussi l'ambition d'ADLG (voir *Défense et Illustration de l'Introspection*, tout le chapitre 4)

Et c'est bien dans ce courant de réhabilitation de la conscience que se situe MB.

Fin de l'encart...

Même si ADLG ne s'y réfère pas (à ma connaissance) la démarche de Martin Buber peut nous éclairer. Et je vous propose de passer en revue quelques extraits qui nous permettront d'entrevoir la pensée de Martin Buber, mais surtout de laisser résonner ses mots avec l'essentiel de la démarche GM.

L'œuvre de MB est une phénoménologie de la rencontre et une doctrine de l'insertion heureuse de l'homme dans le monde. Tout ceci consonne avec la GM.

En outre, MB suscitera les réflexions de Husserl sur la coexistence des interprétations, ce que j'appelle « oscillations » dans la suite de ce texte. (On connaît l'importance de ce philosophe pour comprendre la GM.) MB suscite aussi de multiples réflexions sur l'autre : citons les réflexions de Scheller sur la « sympathie », celles de Jaspers sur la « communication », Heidegger sur le « mit sein », de Sartre sur le « pour autrui » et de Lacan sur « l'autre ». On trouve chez Levinas l'écho le plus profond de la pensée bubérienne avec sa philosophie du visage.

Enfin soulignons que la réflexion de Buber annonce le personalisme qui irrigue clairement la démarche d'ADLG comme l'a souligné JP Gaté.³

Si vous vous risquez à la lecture du livre, sachez que son écriture est particulière. Elle m'apparaît comme « méditative » dans la mesure où elle n'est pas avare de répétitions voire de redondances. Vous ne devez pas vous attendre à une construction où les articulations logiques sont très apparentes. Il y a quelque chose de très phénoménologique dans ce livre où l'auteur est attentif aux différentes résonances des mots utilisés.⁴ Nous en donnerons quelques exemples à la fin de cet article.

3. *Educatio* 2 pp 1 et 2

4. J'ai souvent cité le texte de Jankélévitch où il décrit les variations que le phénoménologue pratique. Voir Feuille 11, page 18.

II. Pour situer Martin Buber

Sa biographie

Martin Buber est né à Vienne en 1878. Jusqu'en 1892 il vit chez son grand-père, Salomon Buber, érudit hébraïsant, et passe ses vacances en Galicie. Il fait ses études de philosophie à l'Université de Vienne (1896) et de Leipzig, Berlin, et Zurich. En 1897 il assiste au premier Congrès Sioniste. En 1901 il édite le journal sioniste *Die Welt* et l'année suivante il est l'un des fondateurs de la revue *Jüdischer Verlag*. À cette époque il découvre la littérature hassidique et entreprend un important ouvrage sur les origines et la signification du hassidisme. De 1916 à 1923 il dirige *Der Jude* qu'il avait fondé avec Haïm Weizmann et qui devint le principal organe juif de langue allemande. De 1923 à 1933 il est professeur de philosophie de la religion juive à l'Université de Francfort. Il connaît Gustav Landauer, socialiste utopiste anarchisant.

En 1925 il entreprend avec Franz Rosenzweig une nouvelle traduction allemande de la Bible. De 1926 à 1930 il publie, conjointement avec un protestant et un catholique, *Die Kreatur*. En 1933 il est nommé directeur du Bureau central de l'éducation des adultes juifs en Allemagne, et quitte ce pays en 1938. [...]

De 1938 à 1951, il est professeur de philosophie sociale à l'Université de Jérusalem, et dirige de 1949 à 1953 l'Institut d'éducation des adultes en Israël. Il fonde avec Magnes et Simon un groupe réuni autour de la revue *Ihud*, se fixant pour tâche l'instauration du dialogue avec les Arabes. [...]

Il est mort à Jérusalem en juin 1965, travaillant à une traduction allemande du livre de Job. »⁵

A cette époque en Allemagne, avec la phénoménologie, il y a un immense effort pour explorer le moi et la conscience avec son pouvoir constituant. Cette dernière expression nous est familière puisque ADLG l'utilise souvent⁶

MB part de la vie concrète de la conscience à travers le langage. Il privilégie la langue parlée, la parole vivante et il situe son observation au cœur de la conscience qui pour lui n'est pas un épiphénomène, mais la source active du sens que chacun donne à son être. La conscience se révèle dans les mots qu'elle emploie : nous allons travailler les deux couples fondamentaux : *Je-Tu* et *Je-Cela*.

C'est l'acte concret de la conscience qui l'intéresse. Ce qui se passe dans le couple *Je-Tu* qui est au centre de sa méditation. Ce qui se passe entre une conscience qui est reliée à une autre conscience. Ce n'est pas de l'ordre de la connaissance mais de

5. R. Misrahi, *Buber*, Paris : Seghers, 1968. p. 185

6. En l'opposant à tous les constructivismes.

l'acte concret de la conscience. A mon avis, c'est ce qu'ADLG appelait *intuition, intuition de sens...* Voilà où nous sommes avec MB.

Son ouvrage est divisé en 3 parties : Les mots-principes. Le monde de l'homme. Le Toi éternel. Nous verrons plus loin ce que l'on peut penser de ce 3e chapitre.

III. Les concepts de base : les mots principes : Je-Tu et Je-Cela

Notons d'emblée qu'il n'y a pas de Je, de Tu ou de Cela séparés, isolés, insulaires en quelque sorte, on se situe toujours dans une relation : soit Je-Tu soit Je-Cela.

Il n'y a pas de Je en soi (36), il n'y a pas de Je insulaire, auto-suffisant. Le Je se vit toujours dans la relation : Je-Tu et/ou Je-Cela. Buber a écrit, vous venez de le lire : Les bases du langage ne sont pas des noms de choses, mais des rapports. (35 je souligne)

Je-Tu et Je-Cela sont deux registres de l'existence. Deux façons d'être par rapport à une autre conscience ou par rapport à un objet mais (et c'est ici que cela devient utile) l'autre peut être ravalé au rang d'objet. Je peux considérer l'autre comme un Cela, dès lors le Je se situe dans une relation de possession, de pouvoir. On utilise souvent le terme de chosification, quand on réduit l'autre à des déterminismes, des causalités que l'on peut nommer et donc connaître.

Quand on est dans le Je-Tu : Celui qui dit Tu n'a aucune chose, il n'a rien. Mais il s'offre à une relation. (37) Dans une relation sans pouvoir.

Le Tu vient à ma rencontre. Mais c'est moi qui entre en relation immédiate avec lui. Ainsi il y a dans cette rencontre celui qui élit et celui qui est élu, c'est une rencontre à la fois active et passive. (...)

Le mot fondamental Je-Tu ne peut être dit que par la totalité de l'être.

Ce n'est pas moi qui peux opérer cette concentration, cette fusion de tout mon être, mais elle ne peut se faire sans moi. Je m'accomplis au contact du Tu, je deviens Je en disant Tu.

Toute vie véritable est rencontre. 44

Bref, c'est en se reconnaissant réciproquement que les consciences s'affirment et que l'être s'accomplit.

MB ajoute : (...) la ligne de démarcation entre le Tu et le Cela (...) sépare la présence vivante et l'attention objective. (45)

Je-Cela désigne la relation avec une chose. Il s'agit d'examiner cette chose avec les instruments de la connaissance objective, puisqu'il s'agit d'un objet justement. Cette connaissance est bien utile évidemment tant qu'elle vise un objet et le danger est que nous pouvons réduire l'autre à une chose. Les philosophes parlent alors d'une « **chosification** » de l'autre. L'expression est peu élégante, j'en conviens, mais elle rend compte d'une relation qui écrase, aplatit, asservit l'autre.

Une expression comme « Je te connais » est irrecevable dans la démarche de rencontre entre deux consciences, qui est le cœur de la GM. Le Je est bien sujet mais le te est objet. L'expression « Je sais qui tu es » est équivalente.

Remarquons au passage que toutes les grandes sagesse signalent que l'humain a une tendance fondamentale ; celle de vouloir maîtriser l'autre. Le pouvoir est une ivresse violente, il suffit d'ouvrir les yeux sur l'actualité ou d'ouvrir un livre d'histoire.

IV. Redire la même chose avec deux métaphores

Quiconque prononce un de ces mots-principes pénètre dans ce mot et s'y établit.
(36)

Cette image familière dans la pensée juive : **on peut habiter un mot, l'éclairer de l'intérieur.** Comme je l'ai déjà signalé, il s'agit ici non d'une connaissance mais d'un vécu. Dès lors, comment habite-t-on le Je-Tu ou le Je-Cela ?

Pour celui qui habite dans l'amour, pour celui qui contemple dans l'amour, les hommes s'affranchissent de tout ce qui les mêle à la confusion universelle ; bons et méchants, sages et fous, beaux et laids, tous l'un après l'autre deviennent réels à ses yeux, deviennent des Tu, c'est-à-dire des êtres affranchis, détachés, uniques, il les voit chacun face à face. C'est chaque fois le miracle d'une présence exclusive ; alors il peut aider, guérir, élever, relever, délivrer. Dans l'amour, un Je prend la responsabilité d'un Tu (...) (48, je souligne)

Le Je-cela n'est pas une relation habitée, c'est une relation utilitaire et... utile au plan concret et technique. Le Je-Cela établit une distinction, une distance, une maîtrise. Cette maîtrise peut devenir destructrice quand par exemple Descartes écrit que l'homme est « maître et possesseur de la nature ». Une maîtrise respectueuse est

utile, mais nous voyons les ravages d'une maîtrise quand elle se veut totale.

Une autre métaphore : MB disait volontiers qu'un ange naît entre deux êtres qui se rencontrent selon le mode du Je-Tu. L'image charmante de la naissance d'un être de lumière résonne comme du Chagall. C'est le côté poétique du courant hassidique compris ici non dans son côté idéologique, mais dans son versant imaginaire. Et l'on sait que Chagall était issu de cette mouvance et MB s'est beaucoup intéressé aux récits hassidiques.

V. Une oscillation

Il y a une oscillation entre les deux registres de l'existence.

MB admet que l'expérience du Je-Tu est intense mais brève. Il écrit *L'intuition vraie est brève (50) (...) Et l'amour ne peut se maintenir dans l'immédiateté de la relation ; il dure mais dans une alternance d'actualité et de latence. (50)*

Il donne à chaque mot fondamental sa place.

(...) c'est que la réalité du mot fondamental Je-Tu naît d'une liaison naturelle, alors que la réalité du mot fondamental Je-Cela naît d'une distinction naturelle. 57

Il serait abusif de rapprocher ceci de la distinction qui nous est familière ressemblance/différence. Cette dernière décrit les opérations discursives de la compréhension alors que MB se situe au niveau ontologique - ce que j'ai appelé les deux registres de l'existence.

L'oscillation a quelque chose de sain : *On ne peut vivre dans la seule présence, elle nous dévorerait (...)* Et si tu veux que je te dise avec tout le sérieux de la vérité : *l'homme ne peut vivre sans le Cela. Mais s'il ne vit qu'avec le Cela, il n'est pas pleinement homme. (67)*

Nous sommes dans le paradoxe qui est présent dès que nous nous situons au niveau de la dynamique du sens.

VI. Méditation sur le Temps

MB situe les vécus existentiels du Je-Tu et du Je-Cela, respectivement dans le présent ou dans le passé. Les objets sont reçus du passé (il y a un sens déjà là, un sens contenu dans la langue et la dimension sociale de tout savoir), la relation se vit dans un présent d'ouverture.

(...) mais l'instant véritablement présent et plein n'existe que s'il y a présence, rencontre, relation. Dès que le Tu devient présent, la présence naît.

Le Je du mot fondamental Je-Cela, le Je pour lequel aucun Tu concret ne s'anime, mais qui est environné d'une multiplicité de « contenus » n'est qu'un passé, n'est nullement présent. En d'autres termes dans la mesure où l'homme se satisfait des choses qu'il expérimente et utilise, il vit dans le passé et son instant est dénué de présence. Il n'a que des objets, mais les objets ne sont que des histoires.

Une présence n'est pas quelque chose de fugitif et de glissant, c'est un être qui nous attend et qui demeure. L'objet n'est pas durée mais stagnation, arrêt, interruption, raidissement, isolement, absence de relation et de présence.

Les essences sont vécues dans le présent, les objets dans le passé. (45-46)

Cette méditation bubérienne n'a rien à voir avec les « transcendants » de Kant - les structures a priori de la pensée, ces structures qui s'imposent à tout être pensant avant tout acte de pensée : il s'agit notamment de la relation de cause à effet ou de l'Espace et du Temps - qui deviennent en GM des « lieux d'accueil » : Espace et/ou Temps auxquels nous sommes en train d'ajouter le Mouvement⁷. Ces lieux d'accueil, ces lieux de disponibilité ordonnent toutes nos démarches cognitives.

VII. Quelques citations et une remarque sur le 3e chapitre

Et pour terminer quelques citations. Un peu pour le plaisir !

En voici une qui est très caractéristique de son style :

Le mot fondamental Je-Cela ne vient pas du Diable, car la matière ne vient pas du Diable. Ce qui est diabolique, c'est que la matière prétende être l'être. Si l'homme se laisse faire, le monde du Cela l'envahit dans sa croissance incessante, son Je perd pour lui sa réalité, jusqu'au jour où le cauchemar du Cela qui l'opresse du dehors et le fantôme du Je qui se lève en lui échangent l'aveu en chuchotant de leur éternelle damnation. (80-81)

Devenir libre... Une citation très marquée par la pensée juive qui bannit toute forme de fatalité :

*La seule chose qui puisse devenir fatale à l'homme, c'est de croire à la fatalité (...)
Mais le monde du Tu n'est pas clos. Quiconque va vers lui d'une âme recueillie, poussée par une force de relation ressuscitée, découvrira en soi la liberté. Et cesser de croire à la servitude, c'est devenir libre. (92)*

7. C'est l'objet du collège de recherche de l'IIGM

Une autre façon de dire la rencontre et la présence :

(...) Rien de ce que l'esprit humain a inventé ou découvert au cours des âges, en fait de prescriptions, d'entraînement, d'exercice, de méditation, n'a quoi que ce soit de commun avec le fait originel et simple de la rencontre. Quel que soit le profit de connaissance ou d'efficacité que l'on puisse tirer de tel ou tel exercice, c'est sans rapport avec ce qui est ici en cause ; ce sont des réalités du monde du Cela, elles ne nous font pas progresser d'un pas, elles ne nous font pas faire le pas décisif qui nous sortirait du monde du Cela. Ce ne sont pas les prescriptions qui nous enseignent à en sortir. Mais on peut démontrer qu'on en est sorti, si l'on trace un cercle qui exclut tout ce qui n'est pas cet exode hors du Cela. C'est alors qu'apparaît avec évidence la seule chose qui importe : la parfaite acceptation de la présence. (112, je souligne deux expressions très fortes)

La troisième partie du livre est intitulée : Le Toi éternel. Pour le Juif qu'est MB , il s'agit de Dieu, d'un Dieu qui ne peut être instrumentalisé. Il écrit : *Le Tu éternel ne peut par essence devenir un Cela (...)* (146). Selon Buber la relation à un Dieu révélé comme personne permet de dépasser toute emprise du Cela. Dans cette partie MB introduit un nouveau concept, celui de revirement qui est un retour à la responsabilité inhérente à la relation Je-Tu. Il est possible de donner à ce concept une signification humaniste : le revirement devient renversement (conversion) : c'est le renversement de la responsabilité, la responsabilité qui renvoie chacun à sa décision d'homme libre.

VIII. Une pédagogie de l'entraide

Chez MB, beaucoup de mots, de mouvements, d'accents consonnent avec l'éthique de la GM. ADLG se situe bien dans la phénoménologie de la rencontre et de l'insertion heureuse et responsable de l'homme dans le monde.

Plus précisément, il s'agit bien dans le Je-Tu d'une rencontre de deux consciences respectueuses l'une de l'autre, de deux consciences qui se reconnaissent comme telles. C'est cette reconnaissance qui les mettra au monde. ADLG fait de cette rencontre le socle de sa réflexion dans *Une pédagogie de l'entraide*, livre qui est souvent négligé et que je veux ici mettre en valeur :

*On peut même se demander si la promotion d'Une **pédagogie de l'entraide** ne se fonde pas sur une philosophie de la connaissance, dont l'idée est que la pensée ne peut naître et se développer que dans et par une relation des consciences entre elles. Il en résulterait que l'erreur pédagogique aurait été de renvoyer chaque élève à lui-même, à lui tout seul..., alors que la prise de conscience pédagogique exige une relation à*

autrui. La pédagogie coutumière ne serait pas pédagogique. Elle exposerait des connaissances et demanderait aux élèves de les acquérir, exigence qui ne comporte aucune finalité pédagogique ! Il faut donc poser les conditions de relation entre les consciences d'élèves pour que la pensée ait **existence pédagogique**. De là l'idée que la réflexion ne devient effective que lorsqu'une conscience s'adresse à une de ses semblables.⁸

L'enjeu est central et immense. Et qu'il me suffise de deux citations lapidaires pour vous donner envie de parcourir ce livre important : *Supprimer l'interlocuteur, la conscience s'évanouit. Ou encore : Socrate a besoin d'interlocuteurs pour penser.*⁹ Des interlocuteurs qui se situent évidemment dans la rencontre du JE-TU.

Pierre-Paul Delvaux

Publié dans la Feuille d'IF n°31 de décembre 2015.

8 ADLG, *Une pédagogie de l'entraide*, pp.10-11, je souligne.

9 ADLG, *Une pédagogie de l'entraide*, p.28